

Demande de fable, exigence de vérité

En 1996, on apprenait que Benjamin Wilkomirski, qui se nommait en fait Bruno Grosjean, n'avait jamais été un des enfants juifs internés au camp de Majdanek et miraculeusement rescapé de ce camp, puis d'Auschwitz. Pourtant, son texte *Fragments*, paru tardivement en 1995, avait été reconnu par les plus éminents spécialistes comme un témoignage exceptionnellement authentique. À ce titre, il avait reçu de nombreux prix parmi les plus prestigieux du genre et avait été invité à relater son expérience dans de nombreuses institutions renommées. En 2005, on apprenait qu'Enric Marco, président de l'Amicale des déportés espagnols de Mauthausen, contrairement à ce qu'il avait laissé croire depuis près d'un quart de siècle, n'avait jamais été déporté à Flossenbürg. Pourtant, il était devenu une personnalité publique dispensant généreusement un récit d'internement d'une saisissante authenticité à qui voulait l'entendre, et ils étaient nombreux à être séduits par son charisme. Cet été, *Le Monde* nous « apprend » qu'Armand Gatti, grande figure du théâtre engagé et du théâtre de mémoire, n'avait jamais été au camp de Neuengamme comme il l'avait laissé entendre. Les deux Amicales des anciens déportés de Neuengamme et de Mauthausen étaient à l'origine de la révélation et lui reprochaient d'avoir usurpé le statut de déporté. J'ai écrit « apprend » entre guillemets, car dans le cas d'Armand Gatti et, *mutatis mutandis*, pour les deux précédents, il était facile de se douter qu'il s'agissait, au moins en partie, d'une fable, même si nombreux furent ceux qui ont fait l'économie de ce constat pour pouvoir mieux croire à ses récits.

Qui n'a pas, en entendant Armand Gatti, senti qu'il y avait là comme l'incarnation moderne d'un authentique mythe vivant ? C'est-à-dire une construction où la figure héroïque est elle-même absorbée par le récit qu'elle produit et coproduit avec ses auditeurs et, plus particulièrement, avec son proche entourage. Une personnalité légendaire et exemplaire ne se construit pas seule. Peut-être même se construit-elle à son insu, de l'extérieur, en répondant – parfois trop fidèlement – au désir des autres qui l'entourent, l'admirent et l'encensent. Une sorte de stigmatisation positive, supra-positive même – pouvant se retourner aisément en son contraire, donc –, faisant que certains individus deviennent les représentants d'un groupe, d'une communauté, d'un événement et jouent le jeu avec une telle authenticité que personne ne puisse plus venir prendre leur place. Le miroir que nous tendent ces hommes n'est pas celui de la vérité, car celle-ci les condamne et les envoie au coin, avec le bonnet aux oreilles d'âne des mauvais élèves de la mémoire. Ce miroir nous dit que tout homme comporte en lui une part *et* une attente (espérance, désir...) de légende qui, dans certains cas, entre tellement en résonance avec l'histoire d'un groupe que celui-ci fera tout pour que cette légende devienne son identité et cet homme, son ambassadeur.

C'est pourquoi c'est un jugement bien rapide que de taxer ces hommes d'usurpateurs et de faux témoins en regard d'une vérité qui serait celle des faits et

de la souffrance qui leur est historiquement attachée. De même, diagnostiquer de la mythomanie dans leur comportement ne prend pas en compte la question sociale du témoignage et des récits collectifs. S'arrêter là, occulte que ces hommes – et tant d'autres que je n'ai pas mentionnés – ont répondu à une demande et, peut-être, leur tort premier est-il l'« innocence » narcissique d'avoir trop minutieusement fait que leur discours et leur vie épousent cette demande. Des trois noms que j'ai cités, il est certain que chacun a été encadré et accompagné par des *aficionados*, ceux-ci sont-ils eux-mêmes responsables ? Avant de répondre, il faudrait considérer que, devant la définition univoque du témoin oculaire qui s'est imposée depuis quelque temps, s'est effacée une autre acception ou plutôt une autre valeur du témoin.

Les témoins reconnus publiquement des camps et du génocide des Juifs ou, en général, des grands événements qui touchent à l'humanité jusqu'à la remettre en question ont donné et donnent leur voix à ceux qui n'ont pas de moyens pour s'exprimer. En ce sens, cet *autre* témoin atteste de bien plus que de ce qu'il aurait vu, il est le passeur des expériences du groupe qu'il représente, le lien entre des communautés muettes (celle des morts et celle des sans-voix), il en porte la parole et entretient sur la scène publique la mémoire des événements subis par ce groupe. On rejoint ici une fonction de transmission qui, aucunement incompatible avec la question de la fable, privilégie l'exemplarité et, ce faisant, s'éloigne des critères de la vérité factuelle dont les historiens sont les garants. Alors, sans contester ni la vérité, ni la discipline historique, la fonction testimoniale privilégierait l'authenticité. Dans un texte désormais célèbre, Walter Benjamin constate la disparition du conteur (du narrateur) au moment où se déchainent les foudres de la guerre de 1914-1918. Il faudrait réinterroger ce texte en se demandant si le témoin moderne n'est pas venu, sur le plan collectif, succéder à celui qui, sous le choc de la brutalité du XXe siècle et des désenchantements des temps modernes, ne pouvait plus être conteur ? Dans un texte également célèbre, Jean-François Lyotard constatait la fin des grands récits. Ces propos seraient certainement à réinterroger en se demandant si le témoin ne vient pas pallier cette éclipse des *grandes histoires* collectives ?

Après un événement qui a mis en péril l'espèce même, n'a-t-on pas besoin de croire : qu'il est *possible de croire* à nouveau ? Que le *sens* puisse revenir et des réponses être apportées ? Croire que la violence n'est pas venue à bout ni du sens ni de la croyance ? N'a-t-on pas besoin que l'on nous raconte des histoires pour nous rassurer que raconter des histoires est encore possible ? Ce besoin-ci, la seule vérité n'en apaise pas l'impatience. Et je ne pense pas que de soumettre les témoins et leur témoignage à une morale intransigeante de la mémoire instituée serve la justesse de notre rapport au passé. Car cette morale vient faire office de Commandeur et dépossède la communauté de sa responsabilité de devoir penser le voisinage ambivalent où se côtoient fiction, vérité et réalité.

Philippe Mesnard,
Rédacteur en chef